
BELVEDERE

N. 36 (6^{ème} année mail) (2300 envois en Europe) Mai 2015

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne de l'écrivain Andrea Genovese, envoyé par l'intermédiaire de La Déesse Astarté (Association Loi 1901 av. J.C.). Belvédère est un objet littéraire. Le scribe est l'auteur de tous les textes publiés. Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale. Pour ne plus le recevoir, il suffit d'envoyer un mail.

a.genovese@wanadoo.fr

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, inviato a cura di La Dea Astarte (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.). Belvedere è un oggetto letterario. Lo scriba è il solo autore dei testi pubblicati. Per l'invio di libri cataloghi e riviste domandare l'indirizzo postale. Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

Belvedere 2010-2014 dans : *Andrea Genovese Wikipedia.fr*

Ou *<http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>*

Belvedere papier 1990-2002 : *catalogue de la Bibliothèque Nationale de France et de la Bibliothèque Municipale de Lyon*

Interceptions/Intercettazioni

Andrea Genovese

Du côté de Roncevaux

L'Armée de l'Invincible
est annoncée aux marges de notre galaxie.

Cuirassés fardés vêtus
de fins manteaux de soie
ces marins des abords luxuriants
nous contrôlent de leurs yeux
lunettés plats sans pupilles.

Sur l'un des vaisseaux
on apprête un scénario.
Quel rôle vont-ils jouer ?

La femme de l'Ami râte
sur le pont-passerelle
en accouchant des éternels cafards.

(Paladin de France, Lyon, 1985)

Arrembaggio

L'invincible armata ripropone
cruente battaglie da ponente
relitti di schiuma giallo oro
di carni miti cui s'affida
lo specchio d'alghe e di bombarde.

L'ammiraglio non ha
l'occhio bendato
non è un turco pirata
ma un panciuto petroliere.

L'astuto gazzettiere che spazia sulle navi
lancia invettive
in una lingua etrusco-pompeiana.

Sarà questa buriana d'ombrelloni
di natiche ondulate
a far lievitare le bordate.

(Bestidiario, Milano, 1977)

PARBLEU

Lettres à Belvedere sur l'état de la France

Le top

Effacer le Parti Socialiste du paysage politique français est un devoir civique éthique et culturel

Ca m'est venu comme ça, ça me paraît une belle phrase, en tout cas elle sonne bien à mes oreilles. Ce n'est pas que mes oreilles soient au top, elles vieillissent, j'aimerais bien avoir les oreilles (un peu ânesques, mais ultrasensibles) du célèbre Mr Spock de Star Trek. J'avoue que c'est la première fois que j'envoie une lettre de cette en/verge/ure mais du moment qu'elle m'a été inspirée par ce top, je ne peux plus l'éviter (les lecteurs francophilophobiphones ne m'en voudront pas). Peut-être que l'envie de développer au top le sens de la dite phrase me viendra à l'occasion des prochaines élections régionales. Toute érection mérite une musculature au top. Tandis que pour l'instant la mienne musculature mienne pointe vers le bas, comme le doigt des empereurs romains qui décrétaient la mise à mort du gladiateur vaincu, signe qu'il n'était pas au top. Aujourd'hui je suis à peine capable de conseiller à mes camarades du Front de Gauche de faire de la musculature pour être au top au rendez-vous. Surtout pas en faire trop, il suffit d'un programme simplifié comme la déclaration d'impôt des riches : **abolir la propriété privée, les marchés actionnaires et les religions**. Et vous serez au top, camarades. Un top au dessus de celle qui paraît aujourd'hui être la plus au top. (*Androïde Micron, plateaunicien*)

Le candidat idéal pour 2017 et la *Damnatio memoriae*

Une enquête d'opinion me dit que le candidat idéal pour les prochaines élections présidentielles serait celui ou celle qui déclarera publiquement qu'il brigue le mandat sans autre programme que d'abolir toutes les lois et réformettes approuvées pendant le quinquennat de son prédécesseur, dont il s'engage à prononcer la *Damnatio memoriae* par une cérémonie solennelle sur les marches du Panthéon, à l'instar de la louable institution juridique de nos ancêtres latins. Pour ce faire, il est prioritaire de défendre la langue latine contre le Ministère de la Déséducation Nationale. Auquel déjà 5000 volontaires se seraient offerts pour intervenir dans les écoles et raconter des conneries aux élèves. Filtrer les pédophiles, au moins. (*Rachida Chic, habilleuse*)

Les Républicains au secours de la Monarchie

Après mûre réflexion, je pense honnêtement que le nouveau parti du Prince Sarkozy, s'il va vraiment s'appeler *Les Républicains*, soit le seul à même de sauver la Monarchie Française. Je trouve son programme parfaitement en ligne avec ma conception immaculée de la grandeur d'une patrie patriotarde judéo-islamico-chrétienne, aux mœurs inspirées par l'Être Suprême Unijambiste Universel, antifasciste, antiraciste, antisemythologique, islamophobiphoque, clérico-pédophile, abolitionniste, esclavagiste, lottfootiste et superemmerdiste. (*Louis Neuf, croisé diarrhéique*)

Nationalité

Instituer la nationalité européenne pour tous les citoyens des pays qui font partie de la Communauté et en même temps ABOLIR les doubles nationalités dans ces pays

Le phénomène de la double nationalité, (par ex. française et italienne, française et algérienne, française et espagnole, française et malienne etcetera, et ainsi pour tous les pays) est une grave forme de discrimination des citoyens européens, sans dire que cela oblige souvent deux pays, en cas de crimes de guerre et d'attentats religieux, à se disputer la nationalité de héros criminels et de martyrs, comme faisaient et font encore les villes grecques pour Homère. J'aimerais bien que quelqu'un vienne m'expliquer pourquoi un citoyen doit être discriminé par rapport à un autre. Moi, je n'ai jamais demandé la nationalité autre chienne, tout en ayant juridiquement le droit de le faire et de l'obtenir. Je trouve obscène qu'il y ait de gens qui ont deux nationalités (à part des cas tout à fait exceptionnels d'une nationalité honoraire concédée pour des mérites exceptionnels, évasions fiscales par exemple) et qui peuvent impunément casser les couilles, électoralement parlant, dans deux pays différents, européens ou extra-européens. (*Laurent Rebus, ministre du Tourisme du Luxe Am Bourg*)

Extraterritorialité

Elle est née d'un obus
la pipe à vierges
de mon bandeau cervical.

Je mets en italique
mes fautifs gallicismes
je cogne de la trique
tout couillon patriotisme.

Pour chaussures et costumes
calligrammes de légumes
ton lait pour l'ivrogne
mon vin pour ton borgne.

A la fin tu es las
de ce monde ancien.

Pour ce marché de lie
toutes à leurs manigances
ni l'Italie
ni la France
ni d'autres vieilles putes
mon destin se disputent.

(Guillaume Apollinaire, *Paladin de France*, Fédérop, Lyon, 1985)

ORIENT-EXPRESS

Requiescant in pace

La spartizione degli schiavi

Quanti sono i clandestini in Italia? Quanti sono quelli che hanno trovato la *felicità* – vengono per questo, dice il Papa sempliciotto a cui sarei tentato di dire che, tra poco ottantenne, io la felicità nel mio paese, come milioni di miei concittadini, non l'ho mai trovata– nelle campagne campane e calabresi raccogliendo pomodori a un euro l'ora, dormendo sotto le frasche o dentro casolari fatiscenti su materassi luridi, mangiando pane e mozzarella impastata in aree inquinate dai rifiuti radioattivi? O che spariscono all'improvviso perché hanno espresso qualche lamentela al caporale di turno? Quanti sono coloro che s'arrangiucciano a venducchiare cianfrusaglie (vò cumpra?) e prodotti contraffatti, dati loro in consegna da organizzazioni mafiose? Quanti coloro, uomini e donne, che si prostituiscono, creando nuovi spazi di malavita? Quanti coloro che spacciano droga? Quanti quelli in galera per delitti di vario tipo, violenze, stupri, omicidi stradali? Quanti sono i bambini, scampati ai naufragi, già finiti in mano ai pedofili e ai trafficanti d'organi? Quanti i clandestini che si stanno armando in silenzio e aspettano, ô manzoniano volgo disperso che nome non hai, di scatenare i loro Vespri?

Apriti cielo, solo a porre queste domande, il Don Matteo nazionale, al servizio del capitalismo internazionale come tutti i leader europei, grida al gufo, ai razzisti mascherati. Lui pensa sempre al positivo: vedi quel senegalese che si è gettato nel Tevere per salvare una donna in procinto d'annegare? Gli immigrati hanno vocazione di pompieri. Si è anche scoperto che la donna salvata è ebrea, segno che la Provvidenza divina tifa per una religiosità ecumenica. Del resto, noi la Provvidenza l'abbiamo in casa, è un Papato francescano che costa allo Stato più degli immigrati, eppure nessuno si pone il problema in termini di abolizione di enti inutili – che fare allora della Corte Costituzionale, del Consiglio di Stato, della Cassazione? Forse che i pensionati non sanno quanto gli costano la guardia costiera e la marina nazionale a pesca di schiavi nel Mediterraneo?

Adesso l'Europa ha capito che non può lasciare alla sola Italia l'usufrutto di questo lucroso commercio, anche in altri paesi c'è la necessità di manodopera a buon mercato per licenziare e abolire i diritti dei lavoratori, per cui si impone la spartizione degli schiavi. Fissare le quote di ripartizione, ecco la nuova parola d'ordine, per paesi come la Francia, il Belgio, la Svezia. Senza considerare che la tratta di questi *fuggiaschi* impedisce loro di fare rivoluzioni nei paesi d'origine, creando difficoltà ai dittatorelli che dilapidano le ricchezze nazionali con gli affaristi occidentali. *L'umanità degli umanitari* è la grande mistificazione degli schiavisti dei tempi nostri.

Andrea Genovese

Migrazioni

Delirio della luce su carogne
macerate dal mare. È questo il vero
viaggio o soltanto l'idea che io, alga e
intruglio,
porto annodata ai monchi filamenti
in pigre migrazioni sottocosta?

La nudità ho sfiorato d'equatori
filtrati in curve cupole di bistro.
Nulla era vergine. Altre alghe
correvano
a fior d'acqua seguendo le correnti
e masse montagnose di balene,
o l'aereo viluppo delle vele
del vascello fantasma – nostro mito.

Geometria azzurra della vacuità
l'oceano scandagliato in ogni folle
prospettiva, le mappe risapute,
le scritture, le immagini esplorate,
le parole che cadono dall'aria
nel disgelo con quel tonfo uniforme
confuso al gracidio degli uccelli.

Meglio relitto luccicante su isole
statiche dove piomba da rapace
il sole a maciullare e livellare
piuttosto che ingiallire e imputridire
a un'anfora impigliato che il
messaggio
di figure ha perduto ormai per sempre.

(*Bestidiario*, Milano, 1977)

CINEMA

Festival Cinémas du Sud organisé par *Regard Sud* à l'Institut Lumière

Rendez-vous annuel à sa XV^{ème} édition, le Festival Cinémas du Sud s'est tenu du 23 au 26 avril à l'Institut Lumière. C'est une véritable vitrine cinématographique sur les pays arabes du Maghreb et du Proche Orient. Il ne s'agit pas le plus souvent d'œuvres produites dans les pays concernés (Algérie, Egypte, Irak, Jordanie, Kurdistan irakien, Liban, Maroc, Palestine, Syrie, Tunisie), mais de films et documentaires tournés sur place par des cinéastes vivant en Occident, où ils ont trouvé les moyens de les réaliser, mais originaires de ces pays, dont ils ont gardé le souvenir, la nostalgie et surtout l'envie de témoigner à travers un engagement, sinon militant, artistique (quand les deux choses ne se conjuguent ensemble). Je suis particulièrement attaché à ce Festival, du fait sûrement qu'il remue au fond de moi-même ces gênes ancestraux, arabo-normands, qu'un sicilien porte dans son sang. Cette manifestation qu'on doit à une petite structure culturelle, *Regard Sud*, au dévouement de Farida Hamak, sa directrice, et d'Abdellah Zerguine, son directeur artistique, peut compter sur la généreuse hospitalité de l'Institut Lumière et de son équipe – mais on aimerait que Thierry Frémaux ou Bertrand Tavernier, bien que le Festival tombe dans une période très chargée pour eux, trouvent le moyen d'être présents au moins un jour pour lui donner un plus fort éclat.

Tous les films programmés ont été suivies par des débats très animés.

En soirée d'ouverture, le réalisateur Hisham Zaman est venu présenter son *Before Snowfall (Avant la neige)*, un long métrage qui affronte d'une manière originale l'une des plaies de la société orientale: le délit d'honneur, la marchandisation et la sujétion de la femme. Tourné au Kurdistan irakien avant l'apparition de l'Etat islamique, qui par contraste semble avoir un peu émancipé la femme kurde jusqu'à en faire une soldatesse, le film narre l'histoire d'un adolescent qui doit faire face, à la mort du père de famille, à la fuite de la sœur aînée, promise à un cousin lointain, avec l'homme qu'elle aime. Siyar (Abdullah Taher) doit la retrouver et la tuer, comme veut la tradition de son village. Ce sujet n'est pas nouveau dans la cinématographie orientale, mais cette traque singulière porte le protagoniste en Turquie, où il connaît, dans un quartier misérable d'Istanbul, Evin (Suzan Ilir), une jeune-fille gavroche, qui le suivra en Grèce, Allemagne et Norvège. Ce serait presque un roman à la Dickens ne fut-ce la fin tragique du protagoniste, tué par un passeur. Le monde des passeurs de pays en pays, cruel et sans pitié, y est dénoncé, mais c'est l'éducation violente et brève d'un adolescent déchiré entre un vieux monde et un nouveau plus grand que lui que Zaman, originaire du Kurdistan et devenu norvégien à 17 ans, a voulu nous décrire. Il fait preuve d'une rare délicatesse dans l'idylle innocente entre Siyar et Evin, tandis que le paysage âpre et montagneux du Kurdistan et celui neigeux et immaculé du pays nordique, taché de sang, semblent bien la métaphore d'un destin commun qui lie désormais l'Orient à l'Europe.

Violent et angoissant, *El Ott (Le chat)* de l'égyptien Ibrahim El-Batout est une forte dénonciation des mafias caiotes et principalement celles qui s'attaquent impunément au rapt des enfants qui vadrouillent dans les quartiers misérables de la capitale égyptienne, pour les soumettre à l'ablation clandestine des organes et se débarrasser ensuite des corps en les coulant dans le ciment, ou pour en faire, surtout des fillettes, la proie des pédophiles. L'histoire de ce petit caïd qui se venge du rapt de sa fille est menée tambour battant, dans le décor brut de ruines et de bas-fonds, illuminé un peu par la force des liens familiaux et de quelques non bien compréhensibles allusions religieuses, qui renvoient au mystère insondable des êtres, à un mysticisme qui plonge ses racines au loin dans la mythologie pharaonique. L'interprétation musclée d'Amir Waked, acteur chevronné et producteur du film, est absolument superbe. On peut signaler aussi le rôle fuyant et énigmatique interprété par Farouk El-Fishawy.

Dans un tout autre registre le documentaire de la libanaise Zeina Daccache, *Le Journal de Shéhérazade*, tourné dans la prison pour femmes de Baabda. Conçu comme la préparation d'un spectacle théâtral joué par les détenues elles-mêmes, ici aussi le souffle de la dénonciation des injustices sociales qui anime les réalisateurs du Moyen Orient s'en prend à une société oppressive, insouciante des droits les plus élémentaires des femmes, dont on nous présente un échantillonnage attachant et d'une grande dignité : femmes souvent incarcérées sans raisons, jeunes filles droguées par désespoir et réaction à la dictature parentale, épouses tueuses d'un mari macho et violent. La caméra *peint*, d'une manière fortement poétique, des portraits de femmes, voilées comme des madones chrétiennes pendant la *récitation*. Et les récits de leurs douloureuses expériences en solo avec la réalisatrice sont d'une émouvante humanité Ce film a contribué à une véritable évolution des mœurs et de la législation sur les droits des femmes au Liban.

Un documentaire saisissant est aussi *Notre terrible pays* de Mohammad Ami Atassi et du jeune photographe Ziad Homsy, qui a suivi une année durant l'écrivain Yassin Haj Saleh, opposant syrien au régime d'Assad. Cet intellectuel, après 16 ans de prison, se retrouve en liberté dans un pays dévasté et presque incompréhensible, l'arrivée de l'Etat Islamique ayant pratiquement changé la donne et ébranlé la résistance démocratique. Pendant un voyage de Douma à Raqqa, sa ville natale, contrôlée par les islamistes radicaux, suivi par la caméra dévouée du jeune Ziad, qui lui témoigne une dévotion filiale, Yassin se rend compte de la mutation profonde et sanglante de son terrible pays, et il finit par rejoindre la diaspora syrienne en Turquie, d'où peut-être un jour il reprendra les fils d'une nouvelle résistance, tout en comprenant que sa génération est désormais hors jeu et que seule la nouvelle, et une nouvelle situation internationale, peuvent redonner de l'espoir. C'est un témoignage ouvert, résigné, où les valeurs affectives, la solidarité familiale et amicale, sauvent encore du naufrage.

Suit page suivante

Entre documentaire et long métrage, *El Gort (Le foin)* du tunisien Hamza Ouni est l'histoire de deux jeunes qui vivent de débrouilles, en travaillant dans la vente du foin. La caméra les suit pendant de longs déplacements en camion, en conversation entre eux et les différents chauffeurs, et pendant une longue période. De leurs échanges dans un langage parfois argotique en ressort le désespoir et le scepticisme de la jeunesse tunisienne, sans travail et sans futur, et une sorte d'insouciance qui parfois se libère dans la chansonnette. Le rêve de l'expatriation les hante et leur référence immédiate est naturellement l'accès plus direct à l'Europe, l'Italie, dont ils marmonnent avec ironie mots et refrains. Il s'agit d'un témoignage évoluant dans le temps, de la dictature d'Ali à l'après révolution, qui apparemment n'a rien changé ni au chômage ni aux injustices sociales. Le réalisateur et l'acteur Khainreddine Hajiri étaient présents.

Un documentaire aussi est *Les 18 fugitives* du palestinien Amer Shomali et du français Paul Cowan qui relate un épisode cocasse mais pas moins tragique de la première intifada de 1987. Les Palestiniens, traditionnels éleveurs de moutons, dans la tentative de se soustraire au diktat des producteurs de lait israéliens, leur achètent 18 vaches, qui grâce au bon résultat de l'exploitation dans la ferme où elles sont installées commencent à préoccuper l'occupant. S'ensuivent des vexations administratives et militaires et une tentative de séquestration infructueuse des bêtes, que la solidarité palestinienne réussit à cacher. Le documentaire met ensemble des images d'archive et en partie est conduit sous forme de bande dessinée. La tragédie finale n'entache pas la subtile ironie, qui est l'un des traits du peuple palestinien face aux avatars d'un destin adverse, et fait surtout émerger une résistance tenace contre la bêtise d'une occupation militaire aux caractéristiques d'un apartheid, que la communauté internationale a trop longtemps laissé perdurer par une fausse mauvaise conscience historique.

Adiòs Carmen de Mohamed Amin Benamraoui est un film d'une grande beauté, bien qu'on puisse y retrouver un peu de *Cinéma Paradis* de Tornatore dans cet enfant malheureux qui découvre le cinéma dans le contexte dégradé d'une petite ville du rif marocain. L'originalité lui vient déjà par sa distanciation historique, car il est situé dans les années 70, dans une période de brouilles et de contrastes entre le roi du Maroc et l'Espagne franquiste pour l'occupation du Sahara occidental. La dictature espagnole a causé une diaspora douloureuse et deux ressortissants, un frère et sa sœur Carmen, essayent de survivre comme ils peuvent en exil. C'est un film qui a comme protagonistes cette femme (Paulina Galvez) et le petit Amar (Amanallah Bejlali) de 10 ans, orphelin de père, resté au village chez un oncle violent et sans scrupules qui a obligé sa mère à un remariage forcé. La délicatesse avec laquelle est rendu le rapport entre Carmen et Amar montre beaucoup de sensibilité et de pudeur chez le réalisateur, qui maîtrise rondement la psychologie de nombreux personnages dans un contexte de misère, de haines raciales, de pulsions morbides d'un pédophile à la fin démasqué. Il y a aussi dans les intentions une défense de la culture et de la langue berbère. C'est le seul film de cette année qui n'ait pas un final tragique, et de ce fait il essaie d'incarner des sentiments positifs, maternels ou d'amitié, pour faire barrage à la dégradation d'une petite communauté, dont une salle de cinéma décrépite et des pellicules rapiécées semblent couvrir un très fragile tissu associatif. Un film d'hommes au fond, car un personnage comme Carmen aurait difficilement pu s'incarner dans une femme arabe, du moins de cette époque là.

Les terrasses de l'algérien Merzak Allouache, l'un des plus connus réalisateurs arabes et parrain du Festival, présenté en avant première en présence de l'auteur, est un film ambitieux, peut-être un peu trop chargé dans sa richesse narrative. Les terrasses, qui dans la Méditerranée ont un rôle social important, sont des miroirs à ciel ouvert, à Alger en particulier, là d'où on domine souvent la trame urbaine de la ville et sur le fond la mer. Comme un parallèle entre les cinq prières principales de l'Islam qui rythment la vie des hommes, cinq terrasses sont choisies pour être au centre de cinq histoires tragiques, violentes, emblématiques d'une société en crise profonde, avec toutes ses tares ancestrales, ses injustices sociales, ses schizophrénies et traumatismes d'une libération du joug français ratée ou en tout cas pervertie et trahie, entre le velléitaire modernisme des jeunes francisants ou au contraire radicalisés dans l'Islam. Le film a été tourné en onze jours, dans un décor extérieur observé sans complaisance et avec distance, à l'enseigne du meilleur néoréalisme, un monde sans poésie, qui a perdu tous ces repères et même la symphonie aérienne, si on peut ainsi s'exprimer, la litanie quotidienne des muezzins n'a plus aucun impact dans les consciences, la religion étant, comme en Occident d'ailleurs, une hypocrisie de façade dans la corruption généralisée et les dérives meurtrières. Tendue parfois comme un polar, porteur d'une philosophie amère et résignée, le film a comme protagonistes principaux Nabil Asli, Adila Bendimerad, et Amal Kateb.

Il y a eu une deuxième avant-première, un film primé à la Mostra de Venise de 2014. *Theeb (Loup)* du jordanien Naji Abu Nowar a tous les ingrédients d'un western du désert. On est pendant la première guerre mondiale. Un jeune bédouin est chargé par sa tribu de servir de guide à un mystérieux anglais et son accompagnateur sur une route de pèlerinage dans le désert. Theeb est le jeune frère du guide, qui par curiosité suit le groupe auquel il finit par se joindre. Ils tombent dans une embuscade de bandits détresseurs de pèlerins qui tuent tout le monde, seul l'enfant se sauve en plongeant et se cachant dans un puits. L'un des bandits, grièvement blessé, revient évanoui porté par son chameau et après la méfiance réciproque une sorte de pacte de survie s'installe entre lui et l'enfant. Mais Theeb, (orphelin d'un chef de tribu mythique) est un louveteau fier et vindicatif et finit par le tuer. Dans un paysage aride, de gorges et de montagnes rocheuses ensoleillées, le drame se déroule avec suspens, en développant une sauvage poésie. Il y a au centre du mystère le chemin de fer, construit dans le désert, qui à la fin découvre aux yeux de Theeb un monde loin des certitudes de la tente hospitalière de sa tribu. L'enfant est merveilleusement interprété par Jacir Eid.

Il va de soi que la synthèse ici ébauchée est bien pauvre chose par rapport aux qualités techniques et à la fraîcheur poétique de certains cadrages, en tout cas à l'engagement de réalisateurs à qui aujourd'hui encore il est parfois impossible de faire circuler leurs créations dans leurs pays pour y jouer un rôle de perturbateurs de consciences et faire avancer des sociétés, immobiles même après l'illusion révolutionnaire. C'est un thème délicat qu'une table ronde organisée à l'Hôtel de Région a essayé d'analyser. Il serait peut-être souhaitable que des institutions publiques européennes, en obligation de n'importe quels renvois d'ascenseur, signent des accords avec les pays concernés de façon à ce que les travaux présentés à ce festival soient acheminés là où il est possible, là aussi où les salles de cinémas font défaut. Au Maghreb et au Moyen Orient, le plein air, on l'espère, jouit encore de quelque liberté.

THEATRE

Sylvie Mongin-Algan/ Guy Naigeon Monstres d'or et de sang 2 Nouveau Théâtre du 8ème

On a résumé dans le numéro précédent la première partie de cette imposante fatigue théâtrale signée par Guy Naigeon et Sylvie Mongin-Algan, une vaste fresque autour du théâtre espagnol et en particulier sur l'œuvre de Federico Garcia Lorca. *Monstre 2* confirme la cohérence d'un dessin d'ensemble, élaboré par ces deux metteurs en scène exigeants, et à l'approche humble et fraternelle, qui ont signé à mon avis outre leur maturité expressive probablement les meilleures créations d'une saison théâtrale lyonnaise pleine de morgue et de prosopopée. Sans dire que l'un des aspects majeurs de cette opération a été la mise en relief des jeunes comédiens issus du compagnonnage non seulement dans les pièces mais aussi dans de petits formats où le génie didactique de Naigeon les a imposés à un public admiré. On ne peut que saluer, en ce sens, les performances exceptionnelles de couleur et bravoure de Pauline Bertani et Fabrice Henry dans *Mais si je te dis que c'est Picasso qui l'a fait, tu trouves ça beau?*, Vincent Pouderoux dans *Fleur de jasmin et taureau égorgé*, Clémentine Haro dans *Recuerdo de la Pasionaria*, Emmanuel Demonsant dans *Tu te souviens Dolorès?* et Valentin Dilas dans *Le ceneri di Pier Paolo*.

Pour ce qui est des pièces deux d'entre elles ont été signées par Sylvie Mongin. *A armes égales* de Pilar Pombo, disparue il y a quelque temps et peu connue, est un document fort intéressant sur les femmes engagées dans la guerre civile espagnole. La forme de lecture-spectacle donnait un peu de raideur et parfois de simplisme à ce feuilleton délicat et sensible qui voit sur scène Clémentine Haro, Coralie Leblan, Vincent Poudereux et Anne de Boissy en récitante introductrice. Bien que généreusement engagée, la pièce est trop descriptive d'événements, tandis que le motif de la parité des sexes et de l'amour entre femmes paraît un peu forcé et artificiel. Un très beau travail d'équipe et de mise en scène, avec les mêmes comédiens, se dégage par contre de *Nuit de guerre au musée du Prado* de Raphael Alberti, un texte d'une indubitable beauté poétique. Alberti lui-même (solidement interprété par Vincent Bady), de son exil italien, situe le récit dans un souvenir autobiographique du travail accompli avec des camarades pendant la guerre civile pour mettre à l'abri des chefs-d'œuvre du Musée du Prado dans une Madrid bombardée par l'aviation franquiste. Les combats font rage, le bourdonnement des bombes accompagne le jeu en sourdine. Dans une obscurité à peine éclairée par des lanternes et surtout par la projection sur un grand écran, divisé en trois parties comme un triptyque, de tableaux de Velasquez, de gravures des désastres de la guerre de Goya et autres œuvres qui se succèdent et dont les figures ou personnages sont *vécus* par les comédiens, comme dans un songe (post-mortem ?) des rebelles en train de déplacer les tableaux et lever des barricades dans un dernier baroud d'honneur. La mise en scène de cette double fiction est superbe, débordant de poésie, tendue à célébrer une sorte de vengeance posthume de l'histoire et de l'art. Un *No pasaràn* devant l'Éternel.

C'est *Sans titre ou Le songe de la vie de Lorca*, mise en scène par Naigeon, qui conclut *Monstre 2* et met les pendules à l'heure sur une conception noble du théâtre qui semble s'être perdue et que déjà Lorca fustigeait dans son double engagement, populaire et existentiel. Comme hors d'œuvre un véritable pamphlet, *Le public*, où brillent de manière époustouflante Emmanuel Demonsant, Fabrice Henry, Vincent Pouderoux, Valentin Dilas et la délicieuse Claire-Marie Daveau, qu'on retrouvera déchainés aussi dans *Sans titre*. L'une des plus violentes et transgressives pièces de Lorca (Pasolini ante litteram), où le motif de l'homosexualité s'étale avec une douloureuse désespérance. Naigeon en a donné une version surréelle et flamboyante, qui restitue d'ailleurs la complicité entre l'auteur Buñuel et Dali. Emblématique le Christ crucifié – souvenir si je ne me trompe d'un célèbre tableau de Dali d'ailleurs – d'un théâtre à tuer pour qu'il ressuscite dans un esprit itinérant et de combat. Ça vaut pour aujourd'hui, où des pratiques adultérines se sont confortablement installées par subventions interposées, souvent dans la prétention de recherches innovantes de façade qui cachent un nouveau conformisme de servilismes et renoncements.

Zipper/Fafournoux La fête Théâtre des Marronniers

C'est marrant que Messina, ma ville natale, dans la fiche qui présente *La Fête* de Spiro Scimone, soit devenue une *ville portuaire et industrielle du nord-ouest de la Sicile*. En vérité, c'est une ville du nord-est de mon île, sur le détroit du même nom qui la sépare de la péninsule italienne. D'autre part, elle n'a jamais été une ville industrielle, si on excepte un chantier naval démantelé depuis des décennies, et son port, qui n'abrite presque plus de bateaux de pêche, ne réussit même pas à assurer une activité touristique, car les passagers des navires de croisière sont tout de suite embarqués sur des cars pour visiter Taormina. Le chômage est l'un des plus hauts d'Europe, il y a pour 250 000 habitants un tram et une vingtaine de bus, souvent en panne, qui passent sans garantie d'horaires. Cependant, c'est une belle ville, avec un panorama merveilleux, une université parmi les plus anciennes d'Europe et dont l'antique splendeur remonte à l'époque de la domination espagnole au XVII^e siècle, ce qui justifie que Molière y ait situé quelques unes de ses pièces, naturellement pour dépayser ses propos, car lui aussi de Messina en savait autant que Valérie Zipper et Steven Fafournoux, metteurs en scène de la pièce de Scimone. Qui parle d'un contexte familial patriarcal-matriarcal typiquement sicilien tel qu'il peut encore survivre dans des quartiers misérables et qui a tout son charme, comme pour les pièces d'Eduardo de Filippo à Naples, si on peut en saisir les nuances psychologiques et culturelles difficilement transférables. A moins qu'on en fasse quelque chose d'autre, ou qu'on en alourdisse la caricature. C'est chose faite pour cette création et on ne s'en plaint pas. Le jeu des comédiens (Emilie Canonge surtout, Loïc Rescaniere et Fafournoux lui-même) est agréable et bien dosé et loin de tout folklore, le choix de mise en scène étant celui de rendre loufoque le personnage de la mère (médiatiquement altérée par les séries télévisées ?). On est bien loin de l'image d'une mère toute dévouée au mari et au fils, porteuse de vie et de valeurs sans le savoir, innocente esclave si on veut, à qui ma lecture de la pièce me porte à penser. C'est un travail au fond généreux riche de nuances et subtilités dans l'interprétation.

THEATRE ET MUSIQUE

Un Festival de musique baroque et pas seulement

LA TOUR PASSAGERE

Un théâtre élisabéthain à la Confluence

Tandis que les politiques, à court d'argent, essaient de s'affranchir de quelques uns des centaines de grands et petits festivals et manifestations assimilées qu'ils ont contribué, par clientélisme et népotisme, à faire champignonner dans l'hexagone, consentant même à des structures culturelles de multiplier leurs activités hors des charges traditionnelles, à Lyon on lance un nouveau Festival. Cependant *La Tour Passagère* (c'est son nom), pour le moment au moins, ne semble pas vouloir rentrer dans ce cadre institutionnel, son financement étant assuré par des entreprises privées, la ville se limitant à prêter quelques barrières de protection du lieu loué pour y installer la Tour. La Tour, justement. Il s'agit de monter une structure en bois, qui s'inspire des théâtres élisabéthains du XVI siècle, sur 3 niveaux pour 12 mètres de haut qui peut accueillir 300 spectateurs, la circularité de l'espace permettant au public un rapprochement inédit avec les artistes. Elle sera démontée à la fin du festival. Déjà cette originalité technique, au Square Delfosse sur les quais de Saône du quartier de la Confluence, où le Festival aura lieu du 15 juin au 15 juillet prochains, devrait attirer la curiosité des Lyonnais. Que sera-t-il justement ce Festival ? Jérôme Salord, chef d'entreprise et Président de *Baroque & Plus*, entouré de Pierre-Alain Four, Directeur artistique de *Ensemble Boréades*, Thierry Auzer Directeur du *Théâtre des Asphodèles* et Franck-Emmanuel Comte Directeur artistique de *Le Concert de l'Hostel Dieu*, dans une animée conférence de presse, en a illustré les ambitions : présenter des spectacles d'exception entre théâtre et musique baroque. Le tout dans une optique expérimentale et innovante. 17 spectacles seront proposés pendant les 29 jours du Festival, Parmi eux, nous signalons particulièrement les deux dont Belvedere a été l'un des premiers à parler positivement à leur création, c'est-à-dire *Les irrévérencieux* produit par le Théâtre des Asphodèles, une pièce endiablée par la danse hip hop, et *Farinelli-XXIe-Sexe* de l'Ensemble Boréades dont on apprécie le travail de recherche moderne autour de la musique baroque. Le programme est riche : Cie Les Mille Chandelles, Duo Violette Renié et Elena Soussi, La classe d'orchestre de Lilian Feger, Broadway Baroque de Lisandro Nesis, Le Trio Palmer, Duo Samuel Fernandez et Anne Ménier, Philippe Bourlois et le Quatuor Varèse, Ensemble Oneiroi, Les Swing'Hommes, Diana Baroni et l'Alter Quintet, Anthéa Pichanick et Heather Newhouse avec le Concert de l'Hostel Dieu, Les Contre-Sujets, Ensemble I Sospiranti.

Le Festival sera conclu le 15 juillet par un Bal Renaissance par l'Ensemble Boréades. Cela aussi témoigne du caractère populaire que les organisateurs entendent donner à cette initiative sui generis. L'espace choisi en effet sera ludique et ouvert tous les jours au public qui pourra se promener, visiter la tour, se restaurer, rencontrer les artistes. Pour plus de précisions sur la programmation, les tarifs et d'autres informations pratiques, se connecter sur le site de La Tour Passagère : www.latourpassagere.com

PS –*Les lecteurs savent que rarement Belvedere publie des informations préalables, seule la critique des spectacles de théâtre ou des concerts l'intéressant. Nous faisons une exception pour cette initiative qui nous paraît très sérieuse. Nous espérons en reparler à conclusion du Festival.*

Andrea Genovese

CONFLUENT

I

Il faut qu'il gèle
ou que le vent du nord
balaie le suaire de la ville
pour que le miroir des fleuves
nous délivre ce haut royaume
ce zodiaque
cette peinture de rêve.

Ah ! le velours des rois
la dentelle inextricable
d'ellipses
brodée par des joueurs
de boules flambantes
sur ce scénario sombre
ce lourd drapeau
de beauté meurtrière
sphinx crânien
de l'impassible
dont nous serions le geste
le souffle de la créaturation
le plongeons dans.

II

Grains de sablier
où s'enlissent
panique et beauté.

Au noir la clarté
de l'instance
répulsive frontière
scintillement
ravage.

Choc d'ondes
et nervures.

Petite vérole
tremblante.

(Paladin de France, Fédérop, Lyon, 1985)

THEATRE ET LIVRES

Julien Fisera Eau sauvage Théâtre les Ateliers

Certes, les femmes, en général, se laissent inspirer par n'importe quoi (c'est mon côté macho, mais amoureux jusqu'à l'obsession de culs et de seins anatomiquement dignes de la frise du Parthénon, qui l'affirme). A majeure raison Valérie Mréjen, autrice de ce texte mis en scène par Julien Fisera, pouvait se faire inspirer par le premier parfum pour homme de Dior, au nom paradisiaque d'*Eau sauvage*, dont le titre de ce monologue qui remonte à 1966. Mon problème est que je n'ai jamais utilisé dans ma vie un parfum, et c'est déjà beaucoup si je me sers de savon pour ma douche (toujours prise de manière aléatoire à l'occasion de rencontres avec des culs complaisants et fémininement antiféministes). En somme, je suis incapable d'apprécier un parfum pour hommes. Dont il n'est pas question ici, à moins que je n'y aie pas fait attention, car la pièce parle d'autre chose. Bénédicte Cerutti nous joue un monologue amusant et un peu déjanté, qui relate des échanges verbaux entre un père et sa fille, avec une subtilité psychologique qui ne manque pas de piment. La comédienne réussit à nous donner plutôt un parfum de malice et à nous voler quelques sourires là où sa drôlerie l'impose. Elle a le charme et aussi des tics plaisants qui rappellent Valérie Lemercier. La mise en scène est pratiquement inexistante, si on ne veut pas considérer comme telle la projection délicate et floue de la récitante sur un écran. La musique ne réussit pas non plus à créer une atmosphère et, de plus, elle conclut la pièce de manière inattendue sans même attendre l'heure fâtidique de jeu, comme si l'auteur ou le metteur en scène en avaient marre. Oui, Bénédicte Cerutti a une délicieuse manière d'habiller un texte qui sent un peu le moisi et l'anachronisme de son propos dramatique. Et personne ne s'en plaint.

L'écriture intimiste d'Eugène Durif

Au bord du théâtre *La Rumeur Libre Editions*

Les Editions La Rumeur Libre viennent de publier un premier volume de 430 pages dédié à l'œuvre d'Eugène Durif qui contient, avec quelques inédits, des poèmes et des textes plus articulés déjà parus en revue ou en recueils chez d'autres éditeurs et plus ou moins réélaborés. L'ensemble est un vaste panorama sur l'œuvre de cet écrivain très discret, dont la lisibilité apparente est traversée en profondeur par des remous orangeux. En réalité la poésie de Durif montre une sensibilité offensée et toujours en retrait, attentive aux résurgences d'une enfance perdue, et rêvée comme un bagage lourd à porter, jamais comme nostalgie et innocence. Un certain nombre de textes ici recueillis – Durif a beaucoup publié – ont l'ambition de pouvoir se traduire en théâtre, et certains l'ont été d'ailleurs. Il s'agit d'un théâtre intimiste et poétique qui a eu sa saison à l'époque du Théâtre Ouvert d'Attoun (Artaud et Cocteau ne sont pas loin), mais qui a des difficultés à trouver des débouchés aujourd'hui, bien qu'il puisse toujours attirer des jeunes créateurs motivés, car souvent les personnages, quand il y en a, n'ont pas d'épaisseur dramatique sinon dans l'effusion lyrique de leurs blessures et cicatrices. On le voit bien dans *Pas loin d'une éternité/version un peu moins provisoire (poème dramatique)* avec trois personnages, dont un jeune homme prisonnier de ses souvenirs est peut-être aussi le fantôme d'un enfant tué à la naissance par la mère (c'est une des probables lectures). La tension poétique s'abîme dans une négation de l'existence, ou de l'existant, au choix.

Encore liée à une formule dramatique actuellement hors jeu est la suite poétique *La grande fatigue de Darwin*, qui peut se lire comme un aveu de désespoir anthropologique, un cauchemar de l'espèce dans son inaccessible et fantasmagorique irréalité où se brisent les certitudes scientifiques. Et celles amoureuses peut-être aussi, qui sont plus évidentes dans *Tristan, le fou l'âme à l'envers*, la séparation des amants étant l'un des thèmes majeurs de Durif, poète un brin troubadour tragique, hanté par le sang et la mort et par une obsession érotique à la Pavese, voir *Carnets de notes : San Stefano Belbo*, un petit journal né d'un séjour au pays de l'écrivain italien. Une reconnaissance sentimentale et littéraire pas vraiment assimilée (d'ailleurs le pays des Langhe en réalité s'appelle *Santo Stefano Belbo* et non San) et où reviennent ici et là des fantômes d'êtres qui flottent dans une choralité vague, portée par la densité et la musicalité des vers. Ce théâtre, on dirait de chambre à l'instar d'oratorios jazzés, se nourrit au fond de son propre solipsisme lyrique, comme le montre encore plus *Le Désir de l'humain* où l'auteur se fait personnage récitant, mais cet Eugène là ne connaît que la gestualité des mains (un autre mot récurrent, dans les poèmes courts aussi) tendues pour embrasser l'absent et l'absence, tout en essayant d'ébaucher une définition du théâtre : « Des gens tous seuls se rassemblent pour célébrer leur solitude tous ensemble, et tenter de danser sur le malheur ». Homme déchiré et sensible, Durif nous convie à un partage de souffrance, sa blessure mystérieuse et profonde agite un lyrisme impur et une théâtralité qui est souvent un obscur objet de désir. Et il se fait charge aussi d'un chagrin métaphysique dont on est peu nombreux à se soucier : « A quoi bon un monde où il n'y a plus de poètes ? »

Durif est tendre et naïf. Et sa sincérité touche souvent les cordes sensibles de l'âme même là où, dans les textes à chansons et fredonneries, on ne l'attendrait vraiment pas.

THEATRE ET LIVRES

***L'Impromptu d'Arras* de Jean Vauthier**

(*Le massacre des Angevins* de l'auteur de cette chronique)

Un dramaturge au travail de Michèle Gally

Honoré Champion

On sait qu'Adam de la Halle, se trouvant en Italie à la suite du comte d'Artois, venu porter de l'aide à Charles d'Anjou - qui en 1282 avait perdu la Sicile après le massacre de ses soldats et fonctionnaires -, est mort dans les Pouilles, l'une des régions clés de l'ancien Royaume de Sicile (je signale en passant ma chronique à la page 11 du livre de l'historien italien Salvatore Tramontana sur la période normande-souabe de ce royaume qui précède l'arrivée sur mon île natale des barbares *francisi* de Charles). Mais Charles d'Anjou, heureusement, n'a pas réussi à nuire à mes gènes arabo-normands, mes ancêtres s'étant révoltés juste pour qu'on ne touche pas à leurs femmes. Il ne m'a pas dégoûté non plus de mon amour pour la littérature d'oc et d'oïl, copieuses mamelles auxquelles jadis on s'abreuvait dans les lycées italiens avant d'être introduits à l'histoire même de la littérature italienne. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le trouvère Adam, l'inventeur de l'opéra-comique, ne m'avait jamais faussé compagnie au point que dans les années 90, déjà fixé en France écrivain de pièces dans sa langue ronsardisée malherbisée et sicilianisée, j'en avais fait un personnage d'une de mes pièces, jamais jouée et jamais lue par personne, *Le massacre des Angevins*, dont le tapuscrit devrait se trouver déposé à la Bibliothèque de la SACD avec d'autres de mes textes. Curieuse circonstance en vérité, car c'est là que Michèle Gally, professeur de littérature médiévale à l'Université d'Aix-Marseille, a déniché le tapuscrit inédit de *L'impromptu d'Arras* (titre moliéresque s'il en est), une pièce de circonstance écrite par Jean Vauthier, encore inconnu ou presque (il avait déjà écrit son célèbre *Capitaine Bada* mais c'était confidentiel), sous commande d'André Reybaz pour les festivités en hommage à Adam, organisées à Arras, sa ville natale, en 1951. Subtil comparatiste, dans les champs de la poésie et du théâtre, d'œuvres médiévales et modernes, l'universitaire publie ce texte inédit dans l'une de ces élégantes collections d'Honoré Champion qui font l'honneur de l'édition savante française. Michèle Gally ne s'arrête pas là. Elle nous donne dans les annexes l'édition originale en ancien français du *Jeu de la feuillée* d'Adam, de qui Vauthier s'est inspiré pour écrire sa pièce *commémorative*. Avec une introduction générale pour situer le double événement historico-théâtral au début, le livre se conclut en parabole sur une analyse d'une expérience de création du texte médiéval menée au Vieux Colombier en 2003. Cela aurait été une simple récupération philologique, si Michèle Gally n'avait

pas mis au centre de son livre une étude d'une finesse lumineuse sur l'opération complexe faite par Vauthier. *Un dramaturge au travail* exploite les nombreuses notes (elles aussi dans le fond Vauthier de la SACD) qui ont accompagné la réflexion de l'écrivain dans son entreprise de reconstruction/déconstruction de *La Feuillée*, dont il a gardé les personnages, en introduisant son double (Jean de Graceberleur), une sorte d'alter ego du XXème siècle d'Adam personnage de sa propre farce, pour entamer avec lui une confrontation musclée, en s'amusant à épater les bourgeois (arrageois) du XIII siècle par les références et les objets de la modernité, déchaînant au rythme jazz d'une radio la cohue finale. C'est l'officine de Vauthier que Michèle Gally examine, en individualisant les libretés qu'il prend par rapport à l'œuvre originale, au regard même de son évolution en tant qu'auteur. L'ironie grinçante et désenchantée du dramaturge se dessine, au fur et à mesure de l'analyse, par un jeu de miroirs que la *contaminatio* des époques et des styles a engendré dans son travail, destiné plus tard à de nombreuses réécritures de pièces classiques (Shakespeare, Machiavel et autre). Quant au poète du Moyen Age, fatigué de sa femme, qui dans sa *farce* (probablement mise en musique comme *Le jeu de Robin et Marion*) annonce vouloir partir à Paris pour reprendre ses études de *gai savoir*, il aura plus tard sa bohème lutétienne et ensuite son aventure soldatesque, ménestrel insouciant, car il en mourra loin de sa patrie. Dans ma pièce à laquelle je faisais allusion, je me suis fait un plaisir de l'emmener en Sicile en mission diplomatique, obligé à se cacher dans le jardin luxuriant d'une noble dame d'origine arabe qui pour le racisme montant, le vague à l'âme, se prépare à abandonner l'île natale pour partir *en exil* en Palestine. Comme en Adam et Vauthier il y a aussi un fou (autre curieuse coïncidence n'est-ce pas ?) et une troupe de nonnes armées de fusils mitrailleurs. Du moment que j'ignorais l'existence même de la pièce de Vauthier, il se peut que ce soit l'esprit d'Adam à inciter malicieusement au dépaysement du temps et de l'espace. Je n'insiste plus sur l'essai de Michèle Gally, laissant au lecteur le plaisir de découvrir une écriture rigoureuse mais plaisante, comme d'ailleurs est toute l'organisation de son livre, avec ses parties harmonieusement disposées, et la précieuse bibliographie.

Jean Vauthier, ***L'impromptu d'Arras*** suivi de ***Un dramaturge au travail*** par Michèle Gally, Honoré Champion.

Andrea Genovese

Jean-Pierre Siméon
 Les poètes sauveront le monde
Le Passeur Editeur

Je ne sais pas si Jean-Pierre Siméon y croit vraiment. Moi je n'y crois pas. Mais il a raison au fond : du moment qu'on écrit et on lit de la poésie, il faudrait au moins faire semblant d'y croire, ou comment justifier autrement notre masochisme ? Allons-y alors, on y croit, juste le temps de comprendre où veut nous mener son essai *La poésie sauvera le monde* (Le Passeur Editeur, 2015), un non-essai en vérité, une prise de bec alarmée, désespérée et optimiste en même temps, contre la communicationite imbécile et omnivore de notre époque face-ubuesque. Certes, ses citations et références sont de celles qui sont chères à notre engagement poétique, et c'est la partie relevée de ce travail, qui ne nous avance pas par rapport à une dénonciation marcusienne de la société de consommation, sinon pour la mise à jour des nouveaux moyens technologiques d'aliénation collective. Le Président du *Printemps des poètes*, qui n'épargne pas des piques aux fonctionnaires avec lesquels il se retrouve souvent dans la condition de mendiant (il y a toujours le côté obscur des coulisses en face des feux de la rampe), monte sur les barricades en défenseur d'office de la poésie, la dictature de l'image ayant annihilé l'imaginaire et l'infantilisme linguistique, corrompue et mimétique de la réalité irréaliste dans laquelle nous baignons, étant en train d'asphyxier pour toujours le langage. Et les langues. Et la société entière soumise à une globalisation déshumanisante. D'où (je raccourcis le propos, naturellement) seule la poésie « *aujourd'hui a une valeur de subversion démultipliée* », car le narratif, dans toutes ses acceptions médiatiques, opère « *sur le réel un travail de réduction et de simplification* ». Pour être d'accord, il faudrait se confronter sur la transcendance transgressive de la poésie, ici un peu hypostasiée. Le poème, en tant que robin des bois et en partie robinson (que Siméon me pardonne l'audace de cette miennette translation), me paraît un brin absolutisé dans son essai comme s'il n'y avait pas d'échelles de valeurs à prendre en compte. Jamais le mot littérature (les littératures et leur richesse historique) n'apparaît, par exemple, j'en conviens qu'il soit verlainianement abusé. Siméon est hanté par l'émergence et l'urgence, il appelle au combat dans les rues (dans les manifestations qui font grincer certaines sensibilités, je veux dire), pourquoi pas, la tour d'ivoire c'est ringarde, elle ne produit aucune égratignure sur une société lessiveuse. Il s'agit malheureusement d'une vérité élémentaire, d'un paradoxe auquel on n'échappe pas. D'où : « *La lecture active du poème ouvre et libère la conscience. Or la conscience libre fait le citoyen libre. Donc la poésie est la condition d'un être libre* ». C'est un peu panglossien, mais Siméon y arrive par un parcours bien plus articulé que je ne sache le résumer dans cette hâtive chronique. Naturellement, on souscrit. Je crois moi aussi que défendre la poésie est un devoir civique. Et cela avant les débats éternels sur la poésie-non-poésie, ses orages laïco-métaphysiques, ses éclairs et ses paratonnerres pour sauver le monde. Après tout, ce n'est pas Majakowski qui a fait la révolution soviétique (ratée, hélas, et dévoreuse de poètes par-dessus le marché) : il s'est suicidé par des chagrins d'amour. N'empêche. C'est à une croisade que nous sommes appelés. Pour libérer la langue des infidèles.

Nicole Esterolle
 La bouffonnerie de l'art contemporain
Jean-Cyrille Godefroy

Nicole Esterolle est un pseudonyme derrière lequel on ne sait pas exactement qui se cache, peut-être un farfadet qui possède la capacité de se miniaturiser et s'introduire dans les milieux artistiques, dans les cabinets ministériels et Dracuesques, chez les galeristes, les artistes arrosés par les institutions publiques, les critiques complaisants, et cetera. Sa lettre périodique est envoyée à 30 000 opérateurs du secteur de l'art et au-delà. Depuis 2009, elle fout la merde dans le fleuve tranquille de l'Art Contemporain et de ses richissimes investisseurs (les mêmes qui dominent le monde en trafiquant dans le pétrole, la vente d'armes, le trafic des organes et des drogues ?). Elle s'est fait pas mal d'ennemis. Les professionnels de l'antiracisme, bien au chaud dans l'Ordre des Chevaliers du Néant, l'ont accusée de nazisme ou de frontisme national, bien qu'elle se professe de gauche. Nicole Esterolle résume un certain nombre de ses propos dans un livre (*Les bouffonneries de l'art contemporain*, publié par Jean-Cyrille Godefroy, éditeur qui a publié Cabu et a eu la Légion d'honneur). Ne jamais se fier à la Légion d'Honneur, en tout cas. C'est pourquoi je m'en fous de Godefroy et d'Esterolle. Cependant il faut être idiot pour ne pas apprécier son écriture. Je reporte quelques uns des titres de ses chapitres, témoignant qu'il y a quelques esprits pas encore étouffés par la Conférence Episcopale des Evêques, le CRIF et le Conseil du culte musulman.

Koons ou l'hilarant triomphe de l'esthétique pâtissière et de la culture vaseline.

Un Koons à trois millions d'euros au FRAC Aquitaine.

A propos de l'épidémie de questionnite dans l'Art Contemporain.

Inquestionner la non-question ? (That is the question).

Au secours ! Planquez-vous mêmes ! L'art contemporain va entrer dans les écoles et les collèges.

Quand Le Monde glorifie les FRAC, cette honte nationale.

Daniel Buren et Martial Raysse : deux calamités artistiques nationales parfaitement complémentaires.

Les élus et l'art contemporain : une tartufferie aussi tragique que cocasse.

La Biennale d'AC de Lyon : un Fukushima culturel.

Disons qu'il y a un peu plus de radicalité que chez Michel Onfray (*Faut-il brûler l'art contemporain?*), Régis Debray, Jean Clair ou Jean Baudrillard qui en 1996, comme le rappelle dans la préface Aude de Kerros, avait écrit dans *Libération*: « *L'Art Contemporain spéculé sur la culpabilité de ceux qui n'y comprennent rien ou qui n'ont pas compris qu'il n'y avait rien à comprendre* ». Nicole Esterolle non plus n'y va pas de main morte : « *Et tout cela, au bénéfice de qui ? Eh bien pour la plus grande gloire de toute cette armée d'apparatchiks, bureaucrates à la charge du contribuable, fonctionnaires préposés à la culture, professeurs de rien, théoriciens de l'absence, fellateurs du néant qui ont ainsi, avec un art vidé de son contenu, la possibilité de le combler par un discours illimité, par une enflure rhétorique délirante, qui devient dès lors instrument d'aliénation par asphyxie, en même temps que signe d'appartenance à leur communauté d'initiés fermée sur elle-même* ». Bon appétit !

LIBRI

Salvatore Tramontana Il Regno di Sicilia

Uno stupendo saggio ristampato da Einaudi

Può sembrare strano che io, messinese, abbia sentito pronunciare per la prima volta il nome di Salvatore Tramontana nel prestigioso Centro di Studi Internazionali di Cérisy-la-Salle in Normandia durante un colloquio sui Normanni, tenutosi nel lontano settembre 1992, a cui partecipavo come semplice uditor senza per questo farmi scappare l'occasione – i colloqui di Cérisy essendo fondati sul sacro principio del dibattito pubblico dopo ogni singola comunicazione – di far sfoggio delle mie *pupistiche* e presuntuosette conoscenze, davanti ad alcuni universitari francesi come Henri Bresc, per citare qualcuno dei presenti (vedi comunque gli atti, *Les Normands en Méditerranée au XI-XII siècles*, seconda edizione 2001, Presses Universitaires de Caen), sconcertando un poco specialisti e profani con affermazioni che tutto sommato potevo al massimo far risalire alla lettura di qualche pagina della *Storia dei Musulmani di Sicilia* di Michele Amari. Tramontana, ordinario di Storia Medievale all'Università di Messina, non era presente a quel colloquio, ma era citazione quasi obbligata, un'autorità insomma. Personalmente, ho avuto modo di conoscere lo studioso qualche anno dopo, nella comune città dello stretto, e l'aspetto piuttosto schivo e modesto dell'uomo mi aveva impressionato. Mi procurai subito due suoi brevi saggi *L'effimero nella Sicilia normanna* e *Lettera a un tesoriere di Palermo*, editi da Sellerio. E così compresi che la storia dei Normanni (e degli Svevi) in Sicilia non era opera dei pupi ma casomai teatro di marionette (storicamente agenti, comunque) nel senso più tragico e pirandelliano della parola, quando essa viene approfondita attraverso ricerche filologiche scrupolose sulle fonti. Fonti e testimonianze spesso lacunose o di difficile interpretazione ma al tempo stesso talmente numerose, in rapporto al mio modesto bagaglio liceale, da lasciarmi sbalordito. Ora, soltanto a sfogliare l'indice della recente ristampa di un luminoso saggio (Salvatore Tramontana, *Il regno di Sicilia, Uomo e natura dall'XI al XIII secolo*, Einaudi), ricco di un migliaio di nomi di *politici*, scrittori, scienziati, filosofi o semplici cronisti dell'epoca (e non solo, le referenze contemporanee testimoniando di una enciclopedica *humanitas* dell'autore), siciliani, arabi, ebrei, francesi o tedeschi, la vastità di questa ricostruzione storica dà le vertigini. E se poi si considera che centinaia sono le note alla fine dei singoli capitoli, ci si sente presi come in un vortice. Miracoloso è il fatto che tutto questo apparato filologico non appesantisca per nulla il libro e che il lettore comune possa tranquillamente farne a meno, tanto l'autore esplicita, riepiloga, illumina il pensiero altrui (e un'epoca intera) attraverso una scrittura esigente e colta, e tuttavia fluida e letterariamente seducente. Il *fiume* di Tramontana scorre placido nel suo letto, irrigato da limpidi ruscelli che tutti contribuiscono a fare luce su uno dei periodi più complessi, tragici e violenti, ma culturalmente vividi e inquieti della storia del Mediterraneo, che è appunto, lo si voglia o no, storia del *Regno di Sicilia*, dall'avvento dei Normanni (e la loro assimilazione della civiltà arabo-musulmana che li ha preceduti sull'isola) fino alla sua più matura evoluzione sotto lo *stupor mundi*, il grande Federico II. È il sottotitolo di questo libro che ne chiarisce gli intenti e il taglio della ricerca, in cui il rapporto tra uomo e natura tra

l'XI e il XIII secolo sottintende non solo l'organizzazione societaria nel suo insieme e nei suoi singoli aspetti pratici, sociali economici giuridici culturali, ma la concezione del mondo che si aveva. Anzi è proprio sotto il regno di Federico che l'interconnessione, per certi aspetti anche sacrale e teologica, dei fenomeni naturali diventa coscienza collettiva e materia di studio e di sperimentazione, grazie alla presenza di artisti, poeti, scienziati e filosofi di varia estrazione etnica e religiosa, attirati alla corte palermitana dal suo splendore e dall'interesse che alle scienze in senso lato manifestava il sovrano, autore tra l'altro del celebre *De arte venandi cum avibus*, fondatore dell'Università di Napoli e redattore delle celebri *Constitutiones*. La cui curiosità per i fenomeni e i misteri della natura non era un passatempo intellettuale, ma s'accompagnava dell'urgenza politica di migliorare e regolamentare le strutture amministrative e giudiziarie del regno e la vita quotidiana dei sudditi. Basta leggere i *Quesiti* che Federico poneva a Michele Scotto per avere un'idea della ricchezza del dibattito. La ricerca di Tramontana s'addentra in tante tematiche che appena si riesce a citare anche a caso: il ruolo degli animali da fatica o gli insetti portatori di malattie, le paludi e la malaria, i vegetali, l'uso e l'abuso di filtri e veleni, le pratiche sessuali e contraccettive, la medicina e la farmacopea, la ripartizione e la purificazione delle acque, potabili e di rifiuto, le materie prime, gli strumenti di lavoro, le abitazioni, le superstizioni, i modelli astronomici, la qualità di vita, spesso indigente dei più, quella agiata dei pochi privilegiati, e via seguitando. Tra le molte contraddizioni di una società condizionata da un Papato restio ad accettare il principio stesso di innovazioni e scoperte tecnologiche (sino a Galileo e oltre, del resto), anche nel caso fossero utili alla salute e al benessere della gente, tra mille personali contraddizioni, persecuzioni e scomuniche, Federico II, anche per quel suo filoarabismo islamico, ereditato dagli antenati normanni, e per la sua reticenza a reinterpretare la farsa anacronistica delle crociate, è il vero ago della bilancia politica mediterranea (un Lorenzo dei Medici ante litteram). Certo, se il Papato non avesse scompigliato la politica dello svevo, la sua tolleranza religiosa ci avrebbe evitato secoli di conflitti e di colonialismo e oggi, chissà, anche gommoni e barconi e naufragi di disperati. Detto questo, mi rendo conto di aver appena sfiorato il percorso fluviale di questo saggio, tanto i molteplici rivoli s'intrecciano in una trama fittissima dove si aggirano antenati lontani che si ponevano i nostri stessi interrogativi sul destino umano e sulle regole del convivere civile. Veramente straordinaria è la maniera quasi distaccata, analitica, eppure vibrante, con la quale Tramontana ci sospinge dentro a una specie di pellicola cinematografica che ha come personaggi quel migliaio di nomi dell'indice, un casting di testimoni assillati da quotidiani affanni eppur assetati di sapere. Grazie allo studioso, l'oscuro Medioevo si accende, la Sicilia ritrova il suo contrastato e precario splendore storico, la stessa Messina di quegli anni emerge qua e là, gloriosa e fetida, con le sue strade ingombre d'immondizia, i suoi fondi e le sue ciumare, qui rigagnoli d'escrementi, là ridenti vigneti e giardini odorosi.

Andrea Genovese

GAZZETTA PELORITANA

Andrea Genovese
Sbarchi

L'Arabo

Quando i mandorli
smussano coi rami estivi
l'indolenza dell'ora
e il silenzio
si fa eguale al fremere
di rocce d'agavi di pini arsi,
e approda l'antica nave
– abbandonati i remi
sul verde smeraldino
la ciurma di galeotti
asciuga il sudore
col palmo della mano – ecco
io ritrovo l'infanzia
e avvolto il capo in un candido
turbante
scendo a riva.

I pescatori della costa
celano l'odio
nel fragile inchino
nei volti incavati
e disseccati
come terrecotte.

È un fluente colore
– nei suburbi son voci calde
di pena strascicata –
che m'accompagna fedelmente
dentro città in fiore.
V'annega la mia tristezza
atona e saggia
nutrita del respiro
ansimante della terra
dell'affanno del vulcano.

Tutto ciò ch'è immobile
romba sussulta
torna immobile.

Rivedo le tende
drizzarsi sulla spiaggia
mi ritrovo nel canto
degli indigeni
nei mulinelli del vento
nella vile pazienza d'orafo
nei trapunti infocati
del crepuscolo.

Il Normanno

Vichingo,
sei tu che giostri
lungo le trazzere
o le ruote dei carretti
traballano sulla pietra?

Il sicano dalla tana
si sporge timoroso
come al primo sbarco
quando si propagò
l'allarme e nel buio
una greggia di formiche
si sparse in fuga sui declivi
le torce accese
i fanciulli sonnolenti
e un franare di pietre
il ruggito
il brontolio uggioso
del Ciclope dalle caverne.

Vichingo,
come ancora la folla
assiste reverente
alle tue prodezze
di cristiano paladino.
Nell'ossuto volto
del cantastorie rivive
il tuo orgoglio guerriero.

Resta il tuo
il solco più profondo
– come sono povere e ricche
le donne di questa terra
prefiche di voluttà
occhi sgranati nel dolore
cicatrici
solitarie di notti d'amore
e di sangue il nostro sangue
come povero e ricco
come unico e vario
fraterno ad ogni razza.

Si combatte
con lame aguzze
i pirati barbareschi
la verità
è istinto, o pupo.

Lo Svevo

Con cadenza
di linfa
primavera
ritma il volo
degli uccelli
il colore
delle foglie
e dell'agave.

Sui merli
uomo lancia
immoti
un castello
appisolato
nell'azzurro
nel tempo.

Verde oasi
di canti
un murmure
di pagana fede.

Era di città
libere e gelose
ricche di navi
e agrumi
di fertili ingegni.

Dolce miele
del nulla
(a te Ciullo
umilmente
attingeva ironia
e saggezza)
cadevi sul patibolo
come l'isola
tradita.

(*Bestidiario*, Milano, 1977)